Ami du Clergé du 30 avril 1953

Deuxième partie : # PRÉDICATION

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Epîtres. — XXVII. Pentecôte : La révolution dans l'Eglise et dans notre âme, 145.
Mois de Marie avec S. Bernard. — II. « Son enseignement sur la Médiatrice » : 6e jour : L'aqueduc (suite), 147. — 7e jour : Ferveur de la charité de Marie, 148. — 8e jour : Splendeur de la virginité de Marie, 149. — 9e jour : La grandeur de son humilité, 151.

PLANS D'HOMELIES SUR LES EPITRES

XXVII
Pentecôte

LA RÉVOLUTION DE L'ESPRIT DANS L'ÉGLISE ET DANS NOTRE AME

Avec Marie les Apôtres attendaient, enfermés dans le Cénacle, l'Esprit promis par le Maître. Considérons la grande **révolution historique,** que l'Eglise célèbre aujourd'hui, et relevons **l'action du Saint-Esprit dans l'Eglise et dans nos âmes.**

I. — *La Pentecôte*

Cinquante jours après Pâques, tandis que les juifs célébraient la fête de la moisson, le St-Esprit descend sur les hôtes du Cénacle.

a) Les prophètes l'avaient annoncée cette effusion : Isaïe (XLIV, 3) : « Je répandrai mon esprit sur ta postérité (celle de Jacob) et l'un dira « je suis au Seigneur » ; l'autre... écrira sur sa main « au Seigneur ». L'Esprit de Dieu s'emparera donc de ce peuple si rétif, pour le rendre enfin fidèle et le restaurer. C'est au jour de la Pentecôte que s'opère cette restauration et que naît « l'Israël spirituel », comme dit S. Paul. Joël, d'autre part, cité par S. Pierre dans le discours qui suit la descente de l'Esprit-Saint, fait, de la part de Dieu, la même promesse, élargie aux dimensions de l'humanité : « Je répandrai mon Esprit sur toute créature. Alors, vos fils et vos filles prophétiseront » (c.-à-d. parleront sous l'inspiration divine et au nom de Dieu).

b) Jésus, d'autre part, déclare aux siens : « Si je ne m'en vais pas, le Défenseur ne viendra pas à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai » (Jo., XVI, 7). Le voilà donc qui vient, dans un appareil impressionnant s'emparer, non seulement des Apôtres, mais des disciples qui les avaient suivis au Cénacle.

— 1° **L'appareil extérieur.** « Le vent, dit Jésus à Nicodème, tu entends sa voix, mais tu ne sais d'où il vient ni où il va », c.-à-d., tu ne le vois pas (Jo., III, 8). Il en est ainsi de l'Esprit, artisan de notre renaissance : il faut qu'il signifie sa venue à nos sens par qui nous vient toute connaissance naturelle. Ainsi Jésus signifie-t-il par la nuée qui le dérobe soudain aux yeux des siens, sa sortie de ce monde. Ainsi l'Esprit, « souffle de Dieu », manifeste-t-il sa venue toute spéciale en faisant entendre comme un mugissement de tempête, et toute la maison dont les Apôtres occupaient la salle haute en est ébranlée, et ce bruit mystérieux se fait entendre au dehors. Premier signe. — Voici le second, plus évocateur : « Ils virent apparaître, semblables à du feu, des langues qui se partageaient ». Notez l'impression qui se dégage de cette description. C'est vraiment un phénomène inusité, qu'on ne peut rendre que par une comparaison : des langues **comme** du feu. Et ce feu mystérieux se divise et se répartit sur chacun des assistants. Tous sont donc favorisés de cette manifestation.

— 2° **La réalité signifiée.** Ce vent puissant, n'est-ce pas la manifestation de celui que la Foi considère comme le souffle d'amour qui s'échange entre le Père et le Fils ? Ce feu qui paraît se diviser sous l'aspect de langues réparties sur les disciples, n'est-ce pas cet Esprit que S. Jean-Baptiste fait attendre à ses disciples (Mat., III, 11) et par qui le Messie baptisera, non pour la pénitence, comme lui, mais pour la purification ? Car c'est l'un des attributs du feu de purifier. C'est donc cet Esprit, promis, attendu qui, enfin, manifeste par des signes extérieurs sa venue rénovatrice et puissante. Il « remplit tous ceux qui sont là », dans une prière d'attente ardente. Ils croient à Jésus. Aussi, comme l'a promis le Maître (Jo., VII, 57), ils reçoivent cet Esprit qui va faire jaillir, du fond même de leur âme investie par l'amour, « des sources d'eau vive ».

Et voici, non plus un signe seulement, mais une manifestation sensible de cette transformation toute divine des Apôtres : un prodige, qui sera fréquent dans les premiers temps de l'Eglise : « Ils parlent en d'autres langues selon que cet Esprit leur donne de s'exprimer. » Ce n'est pas pour eux qu'ils reçoivent ce don. C'est pour l'Eglise, qu'ils doivent faire naître par une prédication appuyée sur ce prodige.

En entendant ces « Galiléens » sans culture chanter, dans toutes les langues d'Asie, d'Europe et d'Afrique, les merveilles de Dieu, c.-à-d. la Rédemption par le Christ, ces persans, ces mésopotamiens, ces égyptiens, ces cappadociens, ces africains, ces romains pèlerins de la ville sainte, sont toutes oreilles pour entendre Pierre proclamer la résurrection de Jésus et le salut qu'elle garantit.

II. — *L'action de l'Esprit dans l'Eglise naissante*

Dans ce discours si lumineux de l'Apôtre, c'est le christianisme qui prend conscience de son rôle. S. Pierre montre l'action de Dieu, non seulement dans le fait de Jésus, mais dans tout le déroulement de l'histoire juive. Cette merveille des Galiléens parlant en toutes les langues des pèlerins, elle était prévue, comme la Passion, comme la Résurrection. Elle fait partie de la politique divine. En livrant le Juste aux bourreaux, les Juifs, sans le savoir, ont été les instruments des desseins de Dieu. Mais, comme l'avait annoncé le psalmiste (Ps. XVI), le Père a ressuscité ce Fils, immolé selon ses desseins d'amour. Il l'a exalté et mis en possession de cet Esprit et voilà qu'il commence à le répandre en plénitude sur les témoins de sa vie, de sa mort et de sa résurrection.

C'est donc l'accomplissement, non de quelques prophéties seulement mais de toute l'histoire juive, qui annonce et prépare la rédemption, c'est cet événement si gros de conséquences pour tous les hommes qui se manifeste en cette Pentecôte merveilleuse. De mauvais plaisants feindront de prendre pour une douce ivresse l'exaltation de ces hommes remplis de l'Esprit. Quiconque est de bon sens et de bonne foi, devant les explications

si convaincantes de S. Pierre doit le reconnaître : il y a quelque chose de changé dans le monde. Une nouvelle ère commence, non pour les seuls Juifs, mais pour tous les peuples. Divisés par l'orgueil, ils vont être réconciliés, — ils sont déjà réconciliés en principe par celui qui, en versant son sang, a renversé le mur de haine qui les séparait et fait de ces peuples opposés, juifs et païens, « un seul peuple, un seul corps » (Eph., II, 14).

Désormais, réconciliés par l'amour, unis dans l'amour, les hommes ne feront qu'un seul corps, dont les membres vivent les uns pour les autres. « Qu'ils soient un, comme vous mon Père et moi nous sommes un », avait demandé Jésus (Jo., XVII, 2). C'est fait, dans l'Esprit-Saint. Voilà ce grand corps de l'Eglise qui sort des eaux fécondées par cet Esprit. Car les auditeurs de S. Pierre, vaincus par cette éloquence, « accueillent la parole de l'Apôtre » (Act., II, 41) et ce jour-là **trois mille personnes environ furent baptisées** et se joignirent aux disciples. Petit troupeau, encore, mais prémices des moissons que, de siècle en siècle, engrangera l'Eglise. Vraiment, cette pentecôte était bien la Fête des Moissons, non de celles dont les juifs offraient les prémices, en présentant au Temple deux pains pétris avec la farine nouvelle, mais de cette moisson spirituelle que Jésus voyait blanchir à l'horizon de Samarie (Jo., IV, 35) et qui se poursuivra jusqu'au dernier jour du monde.

III. — *L'action de l'Esprit dans nos âmes*

Nous aussi, nous avons reçu le St-Esprit. Avec lui, le Père et le Fils sont venus établir en nous leur demeure et nous investir de leur vie. Vraiment, **nous possédons Dieu,** comme les bienheureux, à cela près que nous ne le voyons pas encore face à face. Le renouvellement prodigieux que marquait pour le monde la première Pentecôte s'est réalisé en nous ; nous avons eu notre Pentecôte dans notre Baptême et notre Confirmation. Nous n'avons pas eu besoin de ces signes que rapporte S. Luc. L'eau et le chrême ont suffi pour nous avertir de ce changement radical opéré par l'Esprit de Jésus, qui est feu spirituel, c.-à-d. **lumière** et **chaleur.**

a) Lumière de la Foi. Le St-Esprit nous a fait « naître de Dieu » en nous faisant entrer dans le circuit de la vie Trinitaire. Or **cette vie est d'abord connaissance.** Dieu se connaît dans le Fils, qui est « le resplendissement de sa gloire, l'empreinte de sa substance » (Hébr., I, 3), autrement dit, son image substantielle et vivante, **la Parole** où il se met tout entier et qui l'exprime parfaitement. La Foi qui nous est donnée n'est pas un simple acte de notre intelligence, acceptant le témoignage du Christ. Elle est **une vertu divine,** qui nous fait participer à la connaissance que Dieu prend éternellement de lui-même. Si notre acceptation de la vérité révélée ouvre notre âme au don de Dieu, c'est ce don même de l'Esprit qui nous entraîne avec lui dans les profondeurs de Dieu, qu'il scrute indiciblement. « Celui, dit Jésus, qui est né de Dieu, entend la parole de Dieu » (Jo., VIII, 43). Il l'entend, il y **reconnaît** la réalité qu'elle exprime, et qui lui est en quelque sorte rendue familière par cette participation qui nous est donnée de la nature divine. Il ne s'agit donc pas d'une science de Dieu toute humaine. L'homme, laissé à ses lumières naturelles, n'accueille pas ce qui vient de Dieu. Fût-il un profond philosophe, il reste comme en dehors du mystère. Il ne saisit pas Dieu mais quelque idée lointaine de sa perfection. Mais « l'homme spirituel (investi par l'Esprit de Dieu), juge tout (avec la même indépendance souveraine et la même sûreté que Dieu) et scrute jusqu'aux profondeurs de Dieu » (I Cor., II, 10). Il est des petits enfants qui font sur Dieu des réponses étonnantes : à travers leur innocence c'est l'Esprit qui parle dans la vertu infuse de foi. S'apercevrait-on, à nos jugements, que nous vivons de cette vie nouvelle, que nous avons eu notre Pentecôte, que l'Esprit-Saint nous remplit. Et quand nous pouvons juger des événements, pourquoi nous mettons-nous à la remorque de l'opinion ?

b) La chaleur de la charité. Dieu est lumière, il est surtout Amour. Ce feu qui brille comme un météore au-dessus des Apôtres, au Cénacle, pour se répartir sur chacun d'eux, symbolise à la fois cette lumière inaccessible qui est en Dieu, qui est Dieu, et cet amour qui est le lien des trois et qui nous est communiqué par l'Esprit-Saint. Car l'Esprit, qui procède du Père et du Fils, qui est leur mutuel amour, est aussi, de cet amour, l'aspect qui nous regarde. Dieu nous aime et c'est tout un de dire qu'il nous crée et nous rachète par amour et de dire qu'il nous crée et rachète dans l'Esprit. Le don par excellence de cet Esprit, c'est cet amour qui, comme nous le constations tout-à-l'heure, est le lien enserrant tous les hommes dans une indicible unité, le même qui nous unit à Dieu et nous béatifiera éternellement. La foi passera faisant place à la vision. Elle nous est infuse pour nous faire déjà connaître celui que nous devons aimer dès ici-bas, et qui se donnera éternellement à sa trop heureuse créature. Mais l'amour sera notre vie et, déjà, elle est la vie de l'homme nouveau, « créé par Dieu dans la véritable justice ».

C'est là comme l'essentiel de cette révolution, la plus extraordinaire de toutes, que constitue la Pentecôte. Voilà pourquoi S. Grégoire le Grand disait à ses fidèles de Rome au VI^e siècle en une fête de Pentecôte : « Aujourd'hui le St-Esprit, venant sur les disciples dans un bruit soudain a changé l'esprit de ces hommes charnels en l'amour de lui-même (« mentes carnalium in **sui amorem** permutavit »). Au dehors apparurent des langues de feu. Au dedans les cœurs s'enflammèrent. Car tandis qu'ils recevaient Dieu dans la vision de feu, **ils furent délicieusement embrasés.** »

Cette vision de feu, qui rappelle l'une des plus hautes manifestations de Dieu, celle de l'Horeb, ne l'avons-nous pas vécue au baptême, que l'Eglise des premiers siècles appelait « l'illumination » ? Il ne tient donc qu'à nous d'aimer Dieu qui nous aime tant, de manifester que nous l'avons en nous. Car, poursuit S. Grégoire, « celui qui désire Dieu de tout son esprit, assurément possède par la foi celui qu'il aime ». Mais désirons-nous vraiment Dieu ? Nous pensons si peu à lui ! Nous faisons si peu cas de lui ! Et si vraiment nous l'aimons, nous lui en donnerons la preuve en faisant sa volonté en toute circonstance. C'est la seule preuve qui ne soit pas mensongère, comme Jésus nous l'enseigne : « Si vous l'aimez, vous ferez mes commandements. »

* *

Notre vie doit être une perpétuelle Pentecôte, toujours visitée par l'Esprit-Saint qui fait de nous de vrais fils de Dieu. Livrons-nous donc à lui, qui nous donne dans la vertu de foi le moyen de saisir ce Dieu inaccessible directement à notre nature et, dans la vertu de charité, une puissance d'amour qui nous fait partager la vie la plus intime de la Trinité Sainte. Livrons-nous plus inti-

mement encore à lui, en le laissant mouvoir par lui-même cette foi et cet amour que nous faisons si faiblement agir. Car, par ses **dons** de force et de crainte, de conseil et d'intelligence, de science et de sagesse, il est en prise directe sur notre âme et réalise en nous la perfection des fils de Dieu. Oui, tendons nos voiles aux souffles de l'Esprit, c'est plus efficace et plus sûr que de mouvoir notre pauvre barque à force de rames et de manier nous-mêmes le gouvernail. Ce sont ces dons qui ont fait les saints. Ils feront de nous, si nous nous livrons à leur douce et irrésistible impulsion, des bienheureux.

MOIS DE MARIE

AVEC SAINT BERNARD

II. — *SON ENSEIGNEMENT SUR LA MEDIATRICE DE MISERICORDE*

6e jour

MARIE MÉDIATRICE : *L'Aqueduc* (suite)

II. — *Sa signification*

L'Aqueduc, image grande et simple, dont Bernard a illustré la vérité déjà connue de la Médiation de Marie. Chez lui et après lui nous en trouverons d'autres : Marie est le canal, le véhicule, le conduit de la grâce. Un prédicateur d'aujourd'hui pourrait en faire la « ligne à haute tension » qui nous amène, des hauteurs du ciel, les grâces de lumière et de force. Comparaisons ou images ne sont qu'une nouvelle version de celle de l'Aqueduc...

Pour les êtres comme nous, corps et âme, une comparaison et une image sont choses précieuses. Elles nous rendent plus accessibles les réalités spirituelles les plus hautes. Nous en avons si grand besoin que nous réclamons toujours un exemple.

Mais si précieuses qu'elles soient, les comparaisons présentent aussi leur danger. Elles sont à la fois lumière et ombre. Avez-vous remarqué la réponse de N.-S. aux disciples qui lui demandaient pourquoi il parlait en paraboles, c.-à-d. par comparaisons : « A vous il a été donné de connaître le mystère du royaume de Dieu ; mais pour eux, qui sont dehors, tout est annoncé en paraboles, afin qu'en regardant de leurs yeux ils ne voient point, qu'en entendant de leurs oreilles, ils ne comprennent pas... »

D'abord les images sont choses sensibles : il faut donc prendre garde de matérialiser les choses spirituelles qu'elles expriment à leur façon. Puis entre l'image et la réalité, il y a des ressemblances mais aussi des différences : il faut donc se souvenir que ce n'est qu'une comparaison et ne pas vouloir trouver une copie. Enfin, puisqu'il y a seulement similitude par certains côtés et non identité, il faut bien comprendre qu'une image reste incomplète. En somme il serait faux de demander à l'image qu'elle nous éclaire tous les aspects de la réalité. L'important c'est de dégager l'idée qu'elle veut nous rendre plus sensible.

Ainsi quand S. Bernard compare le rôle de la Sainte Vierge dans la communication de la grâce divine à un aqueduc et l'appelle l'Aqueduc de la grâce, ce qu'il veut faire entendre c'est qu'elle est, pour nous, la voie par laquelle la grâce descend de Dieu à nos âmes, comme par l'aqueduc l'eau vient de la rivière ou de la source, à notre usage.

N'allons donc pas matérialiser ce qui est spirituel, nous imaginer la grâce comme une substance qui découlerait en Marie pour déborder dans nos âmes. Quelque soit le mode de notre salut et de notre sanctification par Marie, il est du domaine spirituel : c'est Marie qui a mis l'humanité, et qui met les âmes en communication avec le divin, comme l'aqueduc nous met en communication avec la source.

Pareillement, ne pensons pas que la T. S. Vierge soit une voie de transmission toute passive, qui n'a joué et ne joue aucun rôle pour capter la grâce de Dieu et nous la transmettre. Il y a plus dans la réalité que dans l'image. Marie n'a pas seulement reçu la grâce pour elle et pour nous sans la mériter d'une certaine manière : l'aqueduc ici n'est pas une construction des hommes, faite de matériaux inanimés, mais une âme consciente et libre, que Dieu choisit, certes, mais qui répond consciemment et librement à sa destinée ; tout l'enseignement de S. Bernard sera de nous montrer comment par sa prière ardente, par sa virginité unique, par son humilité profonde, par sa foi magnanime, par son **Fiat** héroïque la T. S. Vierge a capté à sa source la vie divine, pour la répandre ensuite sur nous.

Enfin ne demandons pas à cette image de l'Aqueduc de nous donner une idée complète et totale de la médiation de Marie. L'aqueduc ne suit qu'une voie, la voie descendante, celle qui conduit l'eau de sa source à toute une ville ou à toute une région. Marie est l'Aqueduc à double voie, voie descendante et voie montante, par laquelle Dieu est venu à nous et par laquelle nous devons aller à Dieu.

Ce que S. Bernard a voulu nous faire bien comprendre, c'est que dans le plan divin tel qu'il est, c'est par Marie que nous est venu le Sauveur et que c'est par Marie que nous vient la distribution des grâces qui appliquent cette rédemption. Dieu aurait-il pu choisir un autre moyen de relever l'humanité, de nous rendre son amitié, de nous communiquer sa vie même par la grâce pour refaire de nous ses fils d'adoption ? Quand on regarde sa conduite à travers ce mystère de l'Annonciation, il éclate que Dieu a choisi la voie royale de Marie, et que pour entrer dans ses vues c'est la même voie qu'il nous faut prendre.

* *

Les hommes ont toujours été amenés à établir des aqueducs, pour approvisionner d'eau potable surtout les grandes villes. Dans ce genre de travaux les Romains étaient passés maîtres.

Peut-être est-ce devant un de ces ouvrages de géant, comme le « pont du Gard », un jour qu'il parcourait les routes de France ou d'Italie, en méditant sur le mystère de Marie, que la pensée vint à S. Bernard de prendre cette comparaison. Les saints voient tout, la nature et les œuvres des hommes sous le jour de leurs pensées tout occupées des choses de Dieu. Et elles leur sont occasion et tremplin pour s'élever encore plus haut vers Dieu.

En tout cas, ce que vit S. Bernard, c'est que l'œuvre de Dieu dépassait de beaucoup celle des hommes. Si grandiose que nous apparaisse le profil sur le ciel des aqueducs romains, les hommes ne se sont soumis que la matière, ils n'ont construit que des ouvrages périssables dont il ne reste souvent maintenant que des vestiges, il leur a fallu refaire et recommencer. Dieu s'est conquis un cœur libre, il a trouvé en lui une merveilleuse correspondance à ses plans, il a réalisé en Marie

une œuvre impérissable, celle qui fut et restera jusqu'à la fin des temps le canal de ses grâces sur la terre.

7e jour

FERVEUR DE LA CHARITÉ DE MARIE

Tout de suite va éclater la supériorité de la réalité spirituelle sur son image matérielle.

« Mais n'est-il pas étonnant qu'on ait pu faire un tel aqueduc dont l'extrémité doit non seulement atteindre le ciel comme l'échelle que vit le patriarche Jacob, mais y pénétrer pour parvenir jusqu'à la source des eaux vives qui jaillit au plus haut des cieux ?... Comment notre aqueduc peut-il atteindre une source qui jaillit si haut ?... » *(Serm. sur la Nativ.*, n° 4).

Nos aqueducs sont l'œuvre des hommes, cet aqueduc se porte de lui-même à la source pour la transmettre. La T. S. Vierge a joué un rôle actif dans sa mission de Médiatrice ; elle l'a méritée de quelque manière, et cela exige retour de notre part.

A la question : Comment notre Aqueduc peut-il atteindre une source qui jaillit si haut ? S. Bernard répond habituellement que la Vierge s'y est élevée par trois degrés, à l'aide d'une triple corde difficile à rompre : la ferveur de la charité,... la splendeur de la virginité,... la grandeur de l'humilité. Charité, Virginité, Humilité sont comme les trois piles principales qui soutiennent l'Aqueduc et le portent au plus haut du ciel. C'est ce qu'il nous faudra voir successivement.

Pour aujourd'hui commençons par la charité, qui se traduit ici dans « **l'ardeur du désir, — la ferveur de la dévotion, — la pureté de la prière** ».

I. — *Ardeur du désir*

La charité de Marie, son amour de Dieu et des hommes, a suscité en elle un ardent désir de la réalisation des promesses du salut.

Le peuple de Dieu a toujours vécu de ces promesses transmises d'âge en âge et graduellement éclairées par ses prophètes. N.-S. lui-même a rendu témoignage à ces désirs : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez ! Car je vous le dis, beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu » (Luc, X, 24). Au temps de l'Avent, lorsque nous entendons chanter le « Rorate cœli... » ou les Grandes Antiennes « O », comme nous sentons passer l'appel du peuple juif au « désiré des Nations » !

Au temps de la Vierge Marie, quand bientôt va sonner l'heure des miséricordes divines, quand déjà le monde pressent son salut, les âmes de désir se multiplient. Tels le vieillard Siméon et la prophétesse Anne qui participent au mystère de la Présentation de Jésus au Temple. Et ils n'étaient pas les seuls, puisque S. Luc nous dit que cette sainte Anne « se mit à louer le Seigneur et à parler de l'Enfant à tous ceux qui, à Jérusalem, attendaient la Rédemption » (II, 38).

Elle était de ceux-là, la jeune fille de Nazareth vers laquelle Dieu va députer un de ses anges afin de lui demander son concours pour que s'accomplisse la rédemption. Et dans aucun cœur ce désir de la rédemption n'a jamais été aussi ardent. Si nous en avions le témoignage, il s'exprimerait en des paroles de feu comme celles de Jésus s'expliquant sur sa mission ou instituant l'Eucharistie : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que désiré-je sinon qu'il s'allume ;... j'ai désiré d'un grand désir faire cette Pâque avec vous... »

Mais nous l'avons ce témoignage : celui des faits et celui des paroles.

Celui des faits. Parce que Siméon était un homme qui « attendait la consolation d'Israël », l'Esprit-Saint lui avait révélé qu'il ne mourrait point avant d'avoir vu le Christ du Seigneur et il le reçut en effet entre ses bras. Si la T. S. Vierge a non seulement vu le Christ du Seigneur, mais si elle l'a conçu dans son sein et enfanté au monde, n'est-ce pas parce que son désir de le voir enfin venir nous sauver était plus ardent que celui de Siméon et de tous les justes de son temps et de tous les prophètes aussi du passé ?

Témoignage des paroles mêmes de Marie. Nous avons ce cantique du **Magnificat** où se traduit la reconnaissance de cette âme parce que Dieu l'a exaucée, qu'il a jeté les yeux sur sa servante, qu' « il a pris soin d'Israël son serviteur, se ressouvenant de sa miséricorde (ainsi qu'il l'avait promis à nos pères) envers Abraham et sa race, pour toujours ». Et n'y a-t-il pas dans ce **Magnificat** un tressaillement de tout l'être : « et exultavit spiritus meus », qui est au diapason du désir qui l'avait précédé puisqu'il s'empare de Marie quand ce désir a été exaucé !

II. — *Ferveur de la dévotion*

Quand le désir est ardent, quand il vient d'un amour profond, son élan l'entraîne à cette dévotion et à la ferveur de dévotion. Et cette dévotion est mouvement de la volonté au service de Dieu pour obtenir la réalisation de ce désir.

Ici encore rappelons-nous ce que nous dit S. Luc de la conduite de la prophétesse Anne : « Elle ne quittait point le temple, servant Dieu nuit et jour dans le jeûne et dans la prière ». Elle n'était plus qu'au service de Dieu. L'Eglise appellera Marie : « Vase insigne de dévotion ». Elle aura mérité ce titre non seulement par sa dévotion d'après l'Incarnation, mais déjà pour sa dévotion d'avant ce mystère, auquel elle va être appelée à concourir justement parce que par cette dévotion elle l'aura mérité, autant que nous pouvons parler ici de mérite.

Comment s'est épanchée du vase de son cœur cette dévotion dont il était plein à déborder ? Comme celle de la prophétesse Anne et de tous les justes de son peuple, par les jeûnes et les prières. Dieu seul connaît la ferveur de sa dévotion pendant ses années au temple ! Sans doute se révéla-t-elle aussi, à sa mesure, dans un don de tout elle-même aux desseins de Dieu dans l'accomplissement de ses promesses. De pieux auteurs, mais aussi historiens consciencieux, nous disent que peut-être, dans son humilité, elle s'offrait à être l'humble servante de la Vierge qui mettrait au jour le Messie [1]. Quelle belle et très vraisemblable expression de cette ardeur de dévotion en Marie dont parle S. Bernard.

Puisque la Vierge de Nazareth, dans son amour pour Dieu et pour la pauvre humanité, dans ce que S. Bernard appelle sa grande miséricorde, désirait d'un immense désir la rédemption du monde, elle devait dire à Dieu qu'elle était prête à faire tout ce qu'il lui demanderait pour cela. Elle était trop humble pour que seulement l'effleurât la pensée que Dieu pourrait la choisir comme la Mère de ce Messie attendu et désiré. Du moins s'offrait-elle à lui pour être la dernière des servantes de cette femme bénie entre les femmes, comme

[1] R. de la Broise, *La Sainte Vierge*, collect. « Les Saints », p. 65.

plus tard elle se mettrait au service d'Elisabeth. Et elle le faisait avec une telle ardeur que Dieu l'a prise au mot, qu'il l'a choisie et priée de devenir cette Mère du Verbe incarné, oui avec toute la gloire que cela mettrait à son front, mais aussi avec le glaive que cela mettrait à son cœur. Et parce qu'elle était prête à tout afin que la pitié de Dieu se manifestât enfin sur le monde, à l'heure dite, elle se trouvera immédiatement disponible à sa prédestination. Des actes héroïques comme son **Fiat** de l'Annonciation ne s'improvisent pas ; ils sont l'aboutissement suprême, mais normal, de ce don de soi, déjà fait préalablement dans son cœur à tout ce que le Seigneur demandera.

III. — *Pureté de la prière*

La prière de Marie est la fleur épanouie de sa charité.

Ecoutez S. Bernard :

« Ainsi qu'il est écrit : la prière du juste pénètre dans les cieux. Et qui est juste, si Marie ne l'est pas, elle dont est né pour nous le Soleil de justice ? Or, comment a-t-elle pu atteindre cette inaccessible majesté, sinon en frappant, en demandant, en cherchant ? Finalement elle a trouvé ce qu'elle cherchait, puisqu'il lui fut dit : « Vous avez trouvé grâce auprès de Dieu. » Quoi, Marie est pleine de grâce et elle a trouvé un surcroît de grâce ? Parfaitement, elle a trouvé la grâce qu'elle cherchait, car une plénitude personnelle ne lui suffit pas, et elle ne peut se contenter de jouir seule de son bien ; mais, suivant ce qui est écrit : celui qui me boira aura encore soif, elle a demandé une surabondance de grâce pour le salut du monde entier.

Le St-Esprit lui dit : « l'Ange surviendra en vous », et il y versera ce baume précieux avec une telle abondance et une telle plénitude qu'il débordera de toutes parts. C'est ce qui arrive ; nous l'éprouvons déjà, et une huile de joie fait épanouir nos visages, tandis que nous nous écrions : « Votre nom est une huile qui se répand et votre mémoire passe de génération en génération ! » Et ce n'est pas en pure perte que cette huile se répand, car son onction fait que les jeunes filles, c.-à-d., nos pauvres petites âmes, aiment l'époux et l'aiment beaucoup ; de la tête, ce baume précieux coule non seulement sur la barbe, mais jusque sur les bords même du vêtement » *(Serm. de la Nativ.*, n° 5).

L'idée de Marie, âme d'oraison, s'identifie si bien avec ce que nous savons de la Sainte Vierge, que les peintures de l'Annonciation nous la représentent généralement à genoux en prière, encore que l'Evangile ne nous dise rien de son attitude. Que dans des révélations privées, comme à Ste Elisabeth de Hongrie, Marie ait voulu satisfaire la curiosité pieuse de ses dévots sur ses prières d'alors ; que ses bons serviteurs aient cherché dans leurs méditations à imaginer ses appels au ciel en vue du Messie espéré, rien d'étonnant. Mais ici encore nous avons l'Evangile : ce n'est pas sans préparation qu'on peut improviser le **Magnificat** où l'âme tout intérieure vit de la pensée continuelle de Jésus. Marie vivait avant comme après, au moins pour autant qu'elle le connaissait d'après les prophètes.

* *

Dans son Commentaire sur le Cantique (8) S. Bernard a écrit une de ses plus belles pages sur la charité de Marie...

« C'est une flèche choisie que l'amour du Christ, qui a non seulement percé, mais transpercé l'âme de Marie de telle sorte qu'il n'est pas la moindre partie de son cœur virginal que ne remplisse l'amour, et qu'elle a aimé de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, qu'elle a été pleine de grâce. C'est certainement pour parvenir jusqu'à nous et nous faire participer de cette plénitude, que la flèche a transpercé Marie afin de la rendre Mère de la Charité dont le Dieu de Charité est le Père et de réaliser en elle, qui a enfanté et établi sa demeure dans le soleil, ces paroles de l'Ecriture : « Je t'établirai la lumière des nations, pour que mon salut arrive aux extrémités de la terre. » Cet oracle s'accomplit, en effet, par Marie qui rendit visible dans la chair l'Invisible qu'elle ne reçut pas de la chair, mais qui reçut d'elle sa propre chair. »

Et le Saint termine par cette prière que nous ferons nôtre comme conclusion, afin d'être nous aussi, au moins touchés de ce glaive d'amour :

« Cette grande et douce blessure de l'amour l'a couverte tout entière ; pour moi je m'estimerais bienheureux, si je sentais seulement l'extrême pointe du glaive pénétrer en moi et que cette légère blessure permît à mon âme de dire aussi : « Je suis blessé par l'amour. » Qui me donnera non seulement d'être blessé de la sorte, mais frappé au point que cette chair qui milite contre l'âme en perde sa couleur et sa chaleur. »

8e jour

SPLENDEUR DE LA VIRGINITÉ DE MARIE

Le deuxième degré, la deuxième corde difficile à rompre par lesquels la T. S. Vierge, notre aqueduc, s'est élevée jusqu'à la source d'eau vive, c'est « la splendeur de sa virginité ».

« Voyez ici une nouvelle manière dont notre aqueduc monte jusqu'à la source, comment ce n'est plus par sa prière seulement qu'il pénètre dans les cieux, mais par la pureté parfaite qui rapproche de Dieu, comme dit le Sage ? Elle était, en effet, la Vierge sainte de corps et d'âme, qui pouvait dire d'une manière toute spéciale : notre vie est dans les cieux, elle était, dis-je, sainte de corps et d'âme, pour que vous ne doutiez pas que notre aqueduc ne soit absolument intact, si haut qu'il s'élève il ne présente pas la moindre fissure » (*Nativité Bse V. M.*, n° 9).

S. Bernard attache une grande importance à la virginité de Marie. Pour lui, aucune mère ne convenait à Dieu qu'une Vierge et aucun Fils ne convenait à une Vierge qu'un Dieu [1]. Il revenait si souvent sur cette pensée qu'on la retrouve presque dans les mêmes termes chez son disciple, le Bx Guerric, moine de Clairvaux et abbé d'Igny. « Une mère Vierge dans l'enfantement est un signe manifeste de la divinité du Fils ainsi conçu, ainsi enfanté » [2]. Aussi a-t-il longuement et souvent parlé de cette Virginité, du vœu que Marie en avait fait au Seigneur. Mais dans sa doctrine de Marie Médiatrice, il veut surtout nous montrer que c'est par la splendeur de la virginité qu'elle a mérité, entre autres vertus, de devenir la Mère de Dieu et de nous donner l'auteur de toute grâce. Et à sa suite, c'est ce que nous tâcherons de voir : la virginité de Marie, **mérite** et **condition** de sa maternité divine.

I. — *La Virginité : mérite de la Maternité divine*

Belle entre toutes ses vertus est la pureté de Marie. Aucun saint n'a atteint à sa perfection. Mais ici, elle est même au-dessus des anges. « Quelle pureté, même angélique, oserait se com-

[1] IIe Hom. *Missus est*, n° 1.
[2] 3e sermon *sur l'Annonc.*, n° 3.

parer à cette virginité, qui fut digne de devenir le sanctuaire de l'Esprit-Saint et la demeure du Fils de Dieu »[3] **Cette virginité, Marie l'a vouée à Dieu, ce qui ajoute encore à son prix.**

« La virginité actuelle de Marie et sa résolution de rester vierge sont mises en pleine lumière par la nouveauté d'un tel dessein ; c'est en dépassant la lettre de la loi mosaïque pour s'élever à l'esprit qui libère qu'elle a promis à Dieu de garder intacte la sainteté de son corps et de son âme. Nous avons la preuve qu'il s'agissait d'un vœu irrévocable dans ce fait qu'elle répondit si fermement à l'ange qui lui promettait un fils : Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme... » (Dim. *Oct. Ass.*, n° 9).

La page où peut-être S. Bernard exalte le mieux cette vertu, c'est celle où il interroge Marie sur l'inspiration de sa virginité et de son vœu.

« O Vierge prudente, ô Vierge pieuse, qui vous a appris que la virginité plaisait à Dieu ? Quelle est la loi, quelle est la règle de perfection, quelle est la page de l'Ancien Testament ou qui prescrit, ou qui conseille, ou qui persuade de vivre spirituellement dans un corps de chair, de mener sur la terre la vie des anges ? Où aviez-vous lu, Vierge bienheureuse, que la Sagesse de la chair, c'est la mort, et cet avis : ne prenez pas soin de la chair de manière à en exciter les convoitises. Où aviez-vous lu que les vierges chatnent un cantique nouveau, que personne d'autre ne peut chanter et qu'elles accompagnent l'Agneau partout où il va ? Où aviez-vous lu que ceux-là sont dignes de louange qui se gardent chastes à cause du royaume des cieux ? Où aviez-vous lu que si nous marchions dans la chair, nous ne combattons pas selon la chair, et que celui qui marie sa fille fait bien, mais que celui qui ne la marie pas fait mieux encore ? Où aviez-vous entendu ce conseil de l'Apôtre : Je voudrais que vous fussiez tous comme moi... Il est bon à l'homme de demeurer vierge selon mon avis... Sur la virginité je n'ai point de commandemnet du Seigneur, mais je vous donne un conseil : Pour vous, il n'y a pas eu d'autre précepte, d'autre conseil, d'autre exemple que l'onction divine qui vous enseignait sur toutes choses, que la Parole vivante et efficace de Dieu, qui fut votre Maître avant d'être votre Fils, qui forma votre intelligence avant de se revêtir de votre chair. Au Christ, vous vouez votre virginité, ignorant que vous êtes aussi vouée à devenir sa mère. Vous acceptez d'être méprisée en Israël et pour plaire à Celui que vous avez choisi, vous bravez la malédiction qui s'attache à la stérilité ; mais voici que la malédiction se change en bénédiction, et que la fécondité récompense votre stérilité » (III[e] Hom. *Missus est*, n° 7).

C'est en effet à cause de cette virginité que Marie va s'élever jusqu'au-dessus des anges, jusqu'à la vie divine, recevoir grâces en surabondance afin d'en déverser sur nous. Ce fut la deuxième manière pour l' « aqueduc » d'atteindre à sa source.

Mais l'imagination de Bernard n'est jamais à court : voici des images très pures et des plus gracieuses, comme celle de l'abeille et de la fleur :

« Jésus est l'abeille qui se nourrit parmi les lis et qui habite la patrie fleurie des anges. Aussi l'abeille s'est elle envolée vers la cité de Nazareth — dont le nom signifie fleur et s'est posée sur la fleur embaumée de la perpétuelle virginité, elle s'y est fixée et ne l'a plus quittée... » (II[e] *Serm. sur l'Avent*, n° 3).

Et ainsi interprète-t-il aussi les symboles bibliques : « La verge d'Aaron, fleurissant, bien qu'elle fût coupée de sa racine, la toison de Gédéon toute humide sur un sol parfaitement sec, la vision, dans Ezéchiel, de la porte orientale qui ne s'ouvrit jamais à personne » (Oct. Ass., n° 8).

C'est dans ce second sermon de l'Avent où Bernard parle de l'abeille et du lys, de Jésus qui s'est fixé en Marie et ne l'a plus quittée, que l'on trouve les premières paroles de la suave antienne à la virginité de Marie : Inviolata, integra et casta es Maria :

« Le sein de la Vierge a produit sa fleur ; les entrailles *immaculées*, *pures* et *chastes* de la Vierge Marie, comme une verdoyante prairie ont produit cette fleur d'un éternel éclat, cette fleur dont la beauté ne se corrompt pas, dont la gloire est à jamais inflétrissable » (n° 4).

Si S. Bernard n'a pas composé lui-même cet Inviolata, pourtant sa pensée l'a inspiré et c'est lui qui a appris au monde à chanter la splendeur de la virginité de Marie.

II. — *Virginité : condition de la Maternité divine*

Aussi bien, cette splendeur de sa virginité, qui conduisit Marie Médiatrice à la source même de la vie, était la condition de la maternité divine. Personne peut-être n'a mieux souligné cet enseignement de S. Bernard, que le P. Bourdaloue.

« Le plus auguste des signes, disait-il dans un *Sermon sur l'Annonciation* (II[e] partie) que Dieu avait promis au monde pour marquer l'accomplissement du grand mystère de notre rédemption, c'était, selon le rapport d'Isaïe, qu'une Vierge demeurant Vierge concevrait un Fils eet que ce Fils serait Dieu, non pas un Dieu séparé de nous, ni élevé comme Dieu au-dessus de nous, mais un Dieu abaissé jusqu'à nous,et entretenant, quoique Dieu, un commerce intime avec nous. Car voilà, ajoute l'évangéliste, ce que signifiait l'auguste nom d'Emmanuel. Ce prodige, je l'avoue, surpassait toutes les lois de la nature ; mais après tout, il ne laissait pas d'être, dans un sens, parfaitement naturel. Car, comme raisonne S. Bernard, si un Dieu se faisant homme devait avoir une Mère, il était de sa dignité, et par là une espèce de nécessité, que cette mère fût Vierge ; et si une Vierge, par le plus inouï de tous les miracles, devait, sans cesser d'être vierge, avoir un fils, il était pour elle d'une bienséance absolue pu'il fût Dieu. Il fallait que le Verbe de Dieu, par un excès de son amour et de sa charité, sortit hors du sein de Dieu, et, si je puis ainsi dire, hors de lui-même, pour se mettre en état d'être conçu selon la chair ; mais supposé cette sortie qui est proprement ce que nous appelons incarnation, le Verbe de Dieu ne pouvait être autrement conçu selon la chair que par la voie miraculeuse de la virginité. Pourquoi ? Parce que toute autre conception que celle-là obscurcit la gloire de sa divinité. Cette pensée de S. Bernard a quelque chose de sublime et pour peu d'étendue qu'on lui donnât, elle remplirait vos esprits des plus hautes idées de la religion. »

Les chrétiens d'aujourd'hui n'auraient-ils pas besoin qu'on leur donnât cette étendue ? Bien superficielle est leur religion, bien rares sont leurs méditations, bien faible leur goût pour la prédication qui s'essaie à leur donner une certaine intelligence des vérités de la foi. Dommageable et funeste ignorance des choses de Dieu. Déjà S. Pierre (2[e] Epît.) et S. Jude mettaient en garde les chrétiens contre cette ignorance et les invitaient à s'édifier eux-mêmes sur les fondements de leur très sainte foi.

Entendrait-on sur la conception virginale de Jésus, et sur S. Joseph, le chaste époux de Marie, même entre baptisés des réflexions plus que de mauvais goût et devinerait-on certains doutes dans la foi : « Je crois... en Jésus-Christ son Fils unique, qui a été conçu du St-Esprit,... » si ces

[3] 4[e] *serm. Ass.*, n° 6.

chrétiens prenaient la peine d'écouter et de méditer les admirables harmonies des mystères entre eux, ici de l'incarnation de Jésus et de la virginité de Marie ? Aimons donc à réfléchir sur ces beaux enseignements de S. Bernard :

« La seule naissance digne d'un Dieu était une naissance virginale, le seul enfantement qui convînt à une Vierge était celui d'un Dieu. Par conséquent le créateur des hommes, voulant se faire homme et naître de l'homme dut, dans le genre humain tout entier, se choisir, ou plutôt se créer une Mère qui fût digne de Lui et en qui il pût se complaire. Il voulut donc qu'elle fût Vierge pour naître immaculé d'une chair immaculée, lui qui devait purifier le monde entier de ses souillures » (II[e] hom. *Missus est*, n° 1).

Aimons à les méditer pour louer et glorifier N.-D. :

« Il n'est qu'un point sur lequel Marie n'a pas eu avant elle et n'aura jamais après elle de femme qui lui soit semblable, l'union des joies de la mère aux gloires de la virginité. Marie a choisi la meilleure part... elle ne lui sera jamais enlevée... Privilège unique, mais en même temps ineffable, privilège que nul ne peut obtenir, dont nul ne peut même parler dignement »(IV[e] serm. *pour l'Assomption*, n° 5).

* *

Une expression de la dévotion de S. Bernard pour Marie ce fut son imitation des vertus de N.-D. ; et au premier rang, de cette pureté, sans laquelle on ne peut ressembler à celle qui est la Sainte Vierge. N'est-ce pas l'impureté qui cause tant de ruines dans les âmes ? Un trait de son adolescence témoigne de son souci de garder son cœur à Dieu. En excursion avec des amis, il loge la nuit chez des étrangers. La maîtresse de maison, tout-à-coup éprise d'un jeune homme aussi séduisant, cède à sa passion et s'enhardit à pénétrer dans la chambre de son hôte. Bernard, éveillé en sursaut, mais conscient du danger, crie : « Au voleur ! » Les domestiques accourent ; ses camarades aussi ; on fouille la maison : peine perdue, la coupable s'est ménagé une retraite discrète. Le lendemain, comme on reprend la route, les amis de Bernard le plaisantent sur son cauchemar : « Cessez votre badinage, dit-il, le voleur n'était pas du tout un être imaginaire : notre hôtesse en sait quelque chose ; et pour tout dire, ce n'est pas à ma vie qu'on en voulait mais à mon honneur. »

Et il sait que pour garder cet honneur, pour nous, il faut savoir se mortifier, car l'ennemi n'est pas seulement au dehors, mais au dedans. Cette fois, c'est lui qui a laissé s'allumer la concupiscence en regardant avec trop de curiosité une personne du monde. Il se ressaisit et recourt à la prière. Mais le trouble de ses sens se prolonge. Alors il se précipite dans l'eau glacée d'un étang voisin et y reste jusqu'à ce que sa chair soit vaincue. A dater de ce jour, comme Job, il fit un pacte avec ses yeux pour ne plus même penser à une jeune fille[1]. Et, c'est de cette date aussi qu'il commença de penser uniquement à Dieu et à Citeaux.

9[e] jour

LA GRANDEUR DE SON HUMILITÉ

La troisième pile qui soutient notre aqueduc, c'est l'humilité. Assise solide de tout l'édifice ; sans elle les autres vertus ne sont rien.

[1] *Bern. Vita, L. C.*, III, n[os] 7 et 6.

En Marie, cette vertu est telle que sur elle Dieu devait abaisser son regard. Parlant de S. Martin, le grand thaumaturge, S. Bernard expliquera sa grande puissance comme un don de Dieu à son humilité : « Une telle mesure de grâce ne pouvait se conférer qu'à une profonde humilité : **tam multam nisi multum humili** ». Si la T. S. Vierge a reçu en elle la source même de la grâce pour la répandre sur le monde, c'est à cause de la grandeur de son humilité : la plénitude de la grâce ne pouvait se conférer qu'à l'abîme de l'humilité. Par cette vertu, la T. S. Vierge est imitable à tous ; elle nous apporte la médiation de son mérite et celle de son exemple.

L'humilité de Marie, son **excellence, sa valeur** d'exemple, voilà trois idées de saint Bernard, auxquelles nous nous arrêterons, pour souligner comment par cette vertu elle a mérité de devenir notre médiatrice ; elle a porté cette vertu à de telles profondeurs qu'elle a fait jaillir pour nous la source de la vie surnaturelle.

I. — *L'humilité de Marie*

Il eût été étrange que S. Bernard n'eût pas parlé, et en maître, de l'humilité de N.-D. Pour lui, l'humilité « est le commencement de la vie chrétienne et de la perfection, qui en assure le développement et qui en fait atteindre le terme »[1].

Disciple de S. Benoît, l'analyste des douze degrés de l'humilité, il s'était même proposé de commenter ces degrés. En fait, il écrivit bien un **Traité de l'Humilité** qu'il adressa à Godefroy, abbé de Fontenay, mais il y décrit les douze degrés de l'orgueil : curiosité, légèreté d'esprit, folle joie, jactance, singularité, opiniâtreté, arrogance, présomption, hypocrisie, révolte, licence, habitude de pécher : ce qui lui permet de renouveler le sujet et de brosser des portraits d'après nature dans lesquels quelques moines pourront se reconnaître et concevoir la résolution de s'amender.

Avec Marie il a le portrait idéal de « la toute humble », dont l'humilité donne aux autres vertus un lustre nouveau et plus éclatant, « qui captive Dieu à nos chétives mesures, qui fait le vide dans nos cœurs pour que la grâce y fasse irruption » (III[e] Serm. Ann., n° 9). Marie

« se confie tellement en la grâce et présume si peu d'elle-même, qu'elle est prise de crainte en entendant la salutation de l'Ange : Marie, dit l'Evangile, se demandait ce que pouvait bien signifier cette salutation, c.-à-d. qu'elle s'estimait indigne d'être saluée par un ange et pensait : D'où m'est-il donné qu'un ange du Seigneur vienne à moi ? » (*Nativ. B. V. M.*, n° 8).

Si Marie possède toutes les autres vertus, et particulièrement la chasteté, c'est que l'humilité leur fournit un terrain convenable : « O Vierge, tige sublime, à quelle sainte hauteur se dresse votre cime ! jusqu'à celui qui siège sur le trône, jusqu'au Seigneur de majesté. A cela rien d'étonnant, puisque vous prenez racine dans les profondeurs de l'humilité » (II Avent, n° 4).

Cette humilité attire vers Marie l'auteur même de toutes les grâces :

« D'où l'humilité et une telle humilité a-t-elle pu vous venir, ô Bienh. Vierge ? Elle était vraiment digne d'attirer les regards du Seigneur, d'exciter, par sa beauté, les désirs du Roi, d'arracher par son très suave parfum, le Fils de Dieu au sein de son Père, où il reposait de toute éternité. Voyez quel accord magnifique existe entre le cantique de notre Vierge et le chant nuptial de celle dont les entrailles devinrent le lit de l'époux. Ecoutez Marie dans l'Evangile :

[1] Pourrat, *La Spiritualité chrétienne*, II, p. 32.